



HAL
open science

Compte-rendu de "Michael NOONAN (avec la collaboration de Ram Prasad Bhulanja, Jag Man Chantyal et William Pagliuca). Chantyal Dictionary and Texts. Berlin et New York. Mouton de Gruyter (collection Trends in Linguistics. Documentation 17). 1999. 615p.

Martine Mazaudon

► **To cite this version:**

Martine Mazaudon. Compte-rendu de "Michael NOONAN (avec la collaboration de Ram Prasad Bhulanja, Jag Man Chantyal et William Pagliuca). Chantyal Dictionary and Texts. Berlin et New York. Mouton de Gruyter (collection Trends in Linguistics. Documentation 17). 1999. 615p.. Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, 2000, 95 (2), pp.289-296. halshs-00516837

HAL Id: halshs-00516837

<https://shs.hal.science/halshs-00516837>

Submitted on 11 Sep 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte-rendu par Martine Mazaudon, paru dans *BSLP* 95/2:289-296 (2000).

Michael NOONAN (avec la collaboration de Ram Prasad Bhulanja, Jag Man Chantyal et William Pagliuca). - *Chantyal Dictionary and Texts*. Berlin et New York, Mouton de Gruyter (Collection Trends in Linguistics Documentation 17), 1999, 615 p.

Le chantyal, dont M. Noonan nous offre dans le présent dictionnaire le premier relevé lexical de quelque importance, est une langue tibéto-birmane, parlée encore par environ 2000 personnes dans les collines du centre du Népal, mais fortement influencée par la langue nationale indo-aryenne, le népali.

L'ouvrage s'ouvre sur une brève introduction de six pages, suivie d'un dictionnaire anglais-chantyal de 480 pages assez espacées, 7 pages présentant les termes de parenté sous forme de diagrammes, puis d'un index chantyal-anglais de 36 pages compactes, présentant sur deux fois 3 colonnes la forme chantyal, un terme anglais généralement unique, et une lettre symbolisant l'origine étymologique du terme. L'ouvrage se termine sur 70 pages de textes en transcription trilinéaire, et une liste de références.

Linguistiquement, le chantyal, ou du moins la part de vocabulaire tibéto-birman qui survit, appartient au sous-groupe de langues que j'ai désigné dans mes travaux comparatifs comme TGTM d'après les initiales des principales ethnies qui le composent: Tamang, Gurung, Thakali (y compris les dialectes divergents de Syang et Marpha), et Manang, auquel il faut adjoindre le parler de Nar-Phu, une petite vallée qui donne sur la vallée de Manang. Robert Shafer, dans sa classification pionnière des langues sino-tibétaines (« Classification of the Sino-Tibetan languages », *Word* 11: 94- 111, 1955), désigne ce groupe comme la « branche gurung » de la section bodaise (*Bodish*) de la division bodique (*Bodic*) du sino-tibétain, une des plus vastes familles de langues du monde, qui comprend, à côté de langues nationales et littéraires comme le chinois, le birman ou le tibétain, environ trois cents petites langues parlées par des groupes allant de quelques millions à une centaine de locuteurs. M. Noonan désigne le groupe TGTM par un nom formé sur la racine que les locuteurs eux-mêmes utilisent majoritairement pour se désigner, c'est-à-dire « tamang », soit en français les langues « tamang-iennes » (Noonan dit *Tamangic* en anglais, avec une terminaison *-ic* que Shafer suggère de réserver aux grandes divisions, tandis que *-ish* s'applique au niveau inférieur de la section; la formation anglaise, suivant ce schéma, devrait donc être plutôt « *Tamang-an* »). Quoiqu'il en soit, le TGTM

constitue un rameau soeur sur l'arbre généalogique de celui qui contient le tibétain et ses nombreux dialectes.

M. Noonan travaille depuis une dizaine d'années sur cette langue qui n'était pas auparavant décrite, et ces données sont donc précieuses. On ressent pourtant quelques frustrations à la lecture de l'ouvrage, certaines dues à l'état de la langue, d'autres à l'impression que l'auteur a fait preuve d'un peu trop de hâte dans la préparation de son manuscrit.

On peut tout d'abord se demander pourquoi l'auteur, écrivant le premier dictionnaire de cette langue, a choisi la formule inhabituelle anglais-chantyal plutôt que l'inverse, ou, si l'état d'avancement de son analyse ne lui permettait pas un véritable traitement sémantique de chaque entrée chantyal, une présentation sous forme de vocabulaire thématique.

Une entrée du dictionnaire consiste en une vedette en anglais suivie immédiatement d'une sous-vedette en chantyal, qui peut être unique ou être la première d'une série. La sous-vedette chantyal consiste en une ou plusieurs variantes de prononciation. Elle est suivie d'une lettre indiquant le statut étymologique du terme: N népali, E anglais, C chantyal, C? peut-être chantyal, et, s'il s'agit d'un emprunt, de la forme dans la langue donneuse (surtout le népali) ou, s'il s'agit d'un mot identifié comme chantyal (C), des termes présumés apparentés dans les autres langues du sous-groupe tamang-ien. Si la vedette est un verbe, son infinitif, éventuellement accompagné d'autres formes conjuguées, est indiqué après les formes comparatives. Le cas échéant, un renvoi à une catégorie grammaticale, en capitales, (ex. 'see DATIVE') clôt ce paragraphe. Ces renvois sont à la *Grammaire*, en préparation, et ceci est une des sources de frustration à laquelle nous reviendrons dans un instant. Précédé d'un « a. » (auquel correspond rarement un « b. »), le paragraphe suivant reprend et complète le sens exprimé dans la vedette anglaise et introduit des commentaires. L'entrée se termine par des exemples. Certains exemples sont tirés de textes tandis que d'autres sont clairement des phrases sollicitées. On ne peut s'empêcher de penser que les exemples, nombreux mais souvent répétitifs, et non classés, sont en fait une concordance, faite sur les traductions anglaises, de tout le matériel de l'auteur présentement disponible en informatique. On souhaiterait, dans un dictionnaire, trouver un peu plus d'ordre ; sinon il vaudrait mieux intituler l'ouvrage « Matériaux pour une étude lexicale du chantyal ».

Prenons par exemple l'entrée pour 'faire' (angl. *to do*). L'entrée 'do' donne le verbe *la-* suivi des formes comparatives et des formes de la conjugaison, et d'une brève définition « do; have, possess, acquire », puis de remarques sur les usages grammaticalisés du verbe: « fonctionne comme pro-verbe », « utilisé avec le réciproque *khum* », « suit les verbes portant la marque de résultatif *-nə* pour former des causatifs »; « *-wa la-* 'essayer, commencer' »;

« utilisé pour la formation d’adverbes de manière ». Suivent 175 exemples numérotés sans aucun classement. Quelques exemples dans la liste sont identiques: (64) et (95) *māya la-wa* ‘aimer’; (24) et (87) *suru la-wa* traduit une fois par ‘commencer’ et l’autre par ‘initier’; d’autres diffèrent alors qu’ils ne sont que des variantes: (58) *fiyal la-wa* ‘hair’ et (109) *fiyala la-wa* ‘mépriser’, variantes de la forme népalī *helā* ‘mépris, haine’, Correctement listées comme variantes sous l’entrée ‘hate’ (nom) où on retrouve le même exemple, traduit par ‘mépriser’, répété une deuxième fois sous ‘hate’ (verbe) puis une troisième fois plus bas dans la page sous ‘have contempt’. La plupart des 175 exemples sous ‘do’ sont des expressions du même type, consistant en un onomatopéique ou un nom d’action, le plus souvent emprunté au népalī, suivi du verbe chantyal ‘faire’. Au milieu de cette liste apparaît en (104) un exemple de la construction signifiant ‘commencer’: (104) *-wa la-i* ‘begin’, qui n’est pas un exemple complet et devrait plutôt être traduit par ‘il commence à –’. Aucun exemple de la construction causative mentionnée en tête d’entrée n’est inclu. Un exemple de la construction réciproque apparaît en (149). Enfin dans deux exemples la syllabe *la* n’est pas le verbe ‘faire’, mais le morphème identifié comme ‘conditionnel’ dans la brève introduction grammaticale p. 4: (101) *ta-la-kham mu* ‘peut-être’ mot-à-mot |se.produire-si-possible est| et (153) *na-sə gfiōs piri-la-kham mu* ‘Je sais chanter’ mot-à-mot |je-ERG chant émettre-si-possible est|. Une relecture attentive aurait évité ces répétitions et ces incohérences.

L’entrée ‘walk’ (marcher) souffre encore plus de l’absence d’organisation sémantique. On y trouve en effet la forme chantyal *phāra* avec les sens suivants: ‘walk around, stroll ; grind ; set out, start out, leave; work’. L’auteur compare la forme à trois formes gurung qui lui ressemblent: *G prxaba* ‘walk’, *prohbā* ‘grind grain’, *prihbāq* ‘grind spices’, accompagnées de la remarque « les formes gurung indiquent que les sens ‘marcher’ et ‘moudre’ peuvent avoir été des verbes distincts, ou formés sur la même racine avec des suffixes différents ». On se serait attendu qu’une telle remarque incitât l’auteur à briser son entrée en deux sous-entrées ou au moins à classer les exemples selon les deux significations principales. Il n’en est rien; et les 17 exemples, sauf l’exemple (6) ‘moudre du maïs’, illustrent tous le sens ‘marcher’, (avec son usage dérivé ‘marcher en faisant’, c’est-à-dire ‘faire habituellement’ d’où ‘faire comme métier’ et le sens cité de ‘travailler’).

Revenons à présent aux formes comparatives. Les trois formes gurung citées ci-dessus sont toutes du même auteur, Warren Glover, le spécialiste de cette langue, et reflètent la même analyse, mais ne sont pas de la même source. La première forme provient du *Gurung-Nepali-English Dictionary* (Pacific Linguistics, 1977), les deux autres de la contribution de Glover à l’ouvrage collectif de Hale et Pike (*Clause, Sentence and Discourse Patterns in selected languages of Nepal*, SIL, 1973, p. 172 et 258). Les transcriptions des deux sources se

correspondent de la manière suivante: Voyelle + h en 1973 = x + Voyelle en 1977, pour noter la qualité de voix murmurée des tons bas; Syllabe + q en 1973 = Syllabe + ' (apostrophe) en 1977, pour noter la place de l'accent qui indique la mélodie tonale. Les trois formes étant présentes dans les deux sources, il n'y avait pas de raison de ne pas adopter une transcription cohérente. D'autre part Noonan cite, sans précision de sens, donc à comprendre comme 'marcher', les formes tamang *prā:h-pā* et thakali *prāh-la*. Ces deux formes proviennent de l'ouvrage de Hale et Pike (Doreen Taylor pour le tamang et Maria Hari pour le thakali) et sont celles de la racine 'moudre' (ibid. p.258), avec une voyelle longue en tamang et une voyelle de timbre ouvert en thakali (le tiret sur le *ā* dans Hale et Pike est un indicateur de timbre) qui correspondent toutes deux, comme la voyelle *o* du gurung, à une proto-voyelle TGTM longue **a:*. Les formes pour 'marcher' se trouvent dans Hale et Pike p. 172 et ont respectivement une voyelle brève en tamang et une voyelle de timbre central en thakali (un schwa, noté par un *a* sans tiret suscrit).

Les morphèmes grammaticaux n'apparaissent dans le dictionnaire que si par chance leur correspond un mot anglais comme 'if' (si). Les autres ne figurent que dans l'index chantyal-anglais: ainsi *-kəy*, et ses variantes *-gəy*, *-ge*, qui sont traduits seulement par « progressif » dans l'index alors qu'ils figurent comme « optatif » dans l'introduction. Le choix de l'arrangement anglais-chantyal fait qu'aucune information supplémentaire sur ces morphèmes ne figure dans le *Dictionnaire*. Il faudra attendre la grammaire pour en savoir plus.

Venons-en maintenant à l'état de la langue. Sous l'effet du bilinguisme, le chantyal a perdu 80% de son vocabulaire au profit du népal. Un examen de l'index, où les emprunts sont assez bien identifiés, montre que sur environ 3000 entrées, il en reste 750 qui sont marquées (C) ou (C?). Les C? sont presque tous des emprunts facilement identifiables, comme *bayo* 'ghost, spirit' < nép. *bāyu*, *vāyu*, ou *gwiye* 'shitty' < nép. *guhe*. Parmi les mots considérés comme vraiment chantyal (C) il reste quelques emprunts népal; par exemple *dās* 'mouche' < nép. *ḍās* 'taon'; *jōy* avec sa variante *jwāy* 'beau-frère' est un emprunt du népal *juvāī* 'gendre' et n'est pas apparenté aux formes TGTM pour 'jeune frère' citées par M. Noonan (qu'il faut reconstruire en TGTM **^Atsyon*) (j'emploie ^A et ^B pour indiquer les deux tons reconstruits pour le TGTM commun); *cwakta* 'cutting' (coupure) < nép. *coḷta* 'morceau'; *tawko* 'edge' (bord d'un précipice) < nép. *tāuko* 'tête' qui est d'ailleurs emprunté avec ce sens sous la forme *tawke*, que M. Noonan ne rapproche pas de son usage dans le sens de 'extrémité supérieure de quelque chose'; ou encore *gfəya* 'rice' < nép. *ghaiyā* 'riz cultivé à sec'. Le collaborateur népalais de M. Noonan a d'habitude bien repéré les emprunts, et ces omissions sont assez rares.

Un nombre non négligeable des morphèmes qui demeurent identifiables comme chantyal sont des formations onomatopéiques de toute sorte, comme *chwālyalya* 'frying', qui n'ont pas

grande valeur étymologique et peuvent même être partagées avec le népali, comme *ghuruj* ‘bruit du tonnerre’, et des noms d’animaux, des oiseaux en particulier, et de plantes, toutes catégories de vocabulaires susceptibles soit de formation onomatopéïques, soit de provenance du népali local, l’inventaire du népali dialectal en matière de sciences naturelles étant loin d’être achevé. La même remarque s’applique aux noms d’outils assez techniques et aux nombreux noms de paniers: la comparaison avec le dialecte local du népali est à mener systématiquement.

Diminuant encore le nombre de racines proprement tibéto-birmanes survivantes, il faut noter l’importance des variantes, qui font chacune l’objet d’une entrée dans l’index. Quelques exemples au hasard: *fiyo / rfiyo* ‘voleur’, *khəle / khele* ‘langue’, *khfiyala- / khyala-* ‘jeter’, *mfiar / mfiay* ‘beurre’, ou des séries comme *cee* ‘un peu trop petit’, et les cinq autres mots pour ‘petit’: *cyāy, cēy, cyāji, cidibi, ciribi*.

Parmi le vocabulaire restant, on trouve cependant des racines bien établies en tibéto-birman et dans le groupe TGTGM comme ‘la personne’ *mfi*, ‘l’oeil’ *mi*, ‘le feu’ *mi* (homonyme du précédent), ‘le beurre’ et ‘l’or’ *mfiar* (une paire tonale en TGTGM devenue homonyme en chantyal), ‘la corde’ *cho*, ‘le chemin’ *khfiyam*, ‘la fille’ *chame* (mais non ‘le fils’ TGTGM **dza*), ‘le corps’ *gho*, ‘la maison’ *thim*, ‘la pâte à bière’ *phiap*, ‘la dent’ *swa*, ‘l’eau’ *kwi*, ‘le langage’ *tam*; des verbes comme ‘venir’ *kha-*, ‘manger’ *ca-*, ‘dire’ *bhi-*, ‘s’asseoir’ *ci-*, ‘être lourd’ *lhippa*, etc ...

La phonologie de la langue et en particulier de ses mots natifs mérite un commentaire particulier. La langue a en effet perdu la plupart des caractéristiques de son groupe: les tons et le *ng* initial, traits qui la rendent plus semblable au népali; et la rétroflexion, pourtant présente en népali. La réduction des anciens groupes de consonnes initiaux est quant à elle fréquente à l’intérieur du groupe TGTGM, mais le procédé à l’oeuvre en chantyal, la dimidiation, est plus sporadique dans les autres langues du groupe.

Le chantyal a perdu le système de tons/qualité de voix caractéristique des langues TGTGM. Toutes les langues du groupe TGTGM présentent en effet un système de quatre tons, dont le domaine est le mot phonologique, et dont les traits phonétiques incluent des traits de hauteur et de mélodie, variables suivant les langues, et des traits de qualité de voix (claire ou murmurée) qui s’étendent sur toute la syllabe, de l’initiale à la finale, et le cas échéant au mot entier comme les traits mélodiques. Corrélativement, les initiales de mot opposent une série aspirée à une série sourde, sans série sonore (sauf dans certains mots d’emprunts), du moins à titre distinctif. A titre de variante, on peut entendre dans toutes les langues TGTGM des initiales sonores, sonores assourdis, ou murmurées sur les tons bas. Elles sont des variantes des sourdes simples

(non-aspirées). J'ai fait une description détaillée d'un de ces systèmes (*Phonologie du Tamang*, Paris, SELAF, 1972) et j'en ai expliqué l'origine dans « Consonantal Mutation and Tonal Split » (*Kailash* 6/3: 157-179, Kathmandu, 1978). En népali, on trouve au contraire une langue sans tons, mais à quatre séries initiales, *k*, *kh*, *g*, *gf*, où cette dernière série est ce qu'on appelle traditionnellement des « sonores aspirées » dans les langues de l'Inde. Le chantyal a perdu les tons et, d'après la description de M. Noonan, possède les quatre séries du népali, ce qui n'a rien d'étonnant étant donné le fort bilinguisme. En plus M. Noonan décrit deux autres séries, des sourdes murmurées et des aspirées murmurées: *kfi* et *khfi*. La série « aspirée murmurée » est lacunaire et ne compte que deux membres, la dentale et la vélaire. Un examen du vocabulaire montre que la dentale n'a que deux exemples: 'poser' *thfian-* <TGTM *^A*than* et 'odeur' *thfiar* <TGTM *^A*thar*), c'est-à-dire deux mots à initiale aspirée simple dans les autres langues du groupe. La vélaire comporte deux exemples, un onomatopéique 'fort reniflement d'une vache qui pousse son veau du museau' et un mot cité plus haut *khfiyala-* 'jeter' qui a une variante en aspirée simple. On pourrait peut-être faire l'économie de cette série. La série sourde murmurée est complète aux quatre points d'articulation *kfi*, *cfi*, *thi*, *phi*, plus *rhi*. Aucun emprunt népali ne commence par une initiale de cette série. Les mots correspondants dans les autres langues TGTM ont des tons bas, qui impliquent la reconstruction d'une initiale sonore. On pourrait voir dans ces prononciations un reste du système original de tons et de registres.

Le chantyal n'a que quatre points d'articulation: labiale, dentale, affriquée sifflante et vélaire. Il lui manque la série rétroflexe (généralement à appendice battant dans les autres langues TGTM). Les « rétroflexes » du TGTM commun (qui proviennent d'anciens groupes dentale + *r* en pré-TGTM) sont reflétées en chantyal par des dentales simples; ex. 'légume feuillu' *^A*dap* > *thap*, 'gagner' *^A*da-* > *thi-*, 'casser (une corde)' *^A*tar-* > *tã-*. L'opposition de rétroflexion existe pourtant en népali. Il est vrai qu'il existe une différence phonétique assez importante entre les « vraies » rétroflexes des langues indo-aryennes et les affriquées post-alvéolaires à appendice battant, occasionnellement rétroflexes, des langues bodaises (TGTM et tibétain). Voir sur ce point Burton-Page (Two studies in Gurungkura: 1. Tone; II Rhotacization and retroflexion, *BSOAS* 17: 111-119, 1955) et Michailovsky (Note sur la rétroflexion et la rhotacisation au Népal, *Faits de Langues* 10: 121-125, 1997). Les langues himalayennes occidentales comme orientales (les groupes *Himalayish* de Shafer) ne possèdent pas non plus l'opposition de rétroflexion, la série unique étant, suivant les langues, dentale ou post-alvéolaire. Si on voulait chercher une influence de langues de ce groupe sur cette absence en chantyal, on se heurterait cependant au fait que le magar a cessé d'être parlé dans la région, et que le kham est géographiquement assez éloigné.

Le proto-TGTM se reconstruit avec des groupes consonantiques de type occlusive, labiale ou vélaire, (orale et aussi *m*) plus liquide ou semi-voyelle. De nombreuses langues ont simplifié ces groupes par divers procédés: fusion **kl-* > gurung *ʔ-*; effacement du second membre **kl-* > Tukche (Thakali) *k-*; ou quelquefois du premier **kl-* > Syang (Thakali) *l-*. Le chantyal a éliminé ces groupes par l'insertion d'une voyelle: TGTM **^Akli* > *kili* 'excrément', **^Bgliŋ* > *kfiŋ* 'neige', **^Bbra* > *phiara* 'farine'.

Le comparatiste sera intéressé aussi de noter le changement du TGTM commun **-t* final en *-r*, ex. **^Asat-* > *sar-* 'tuer', **^Bgyat* > *kfiyar* 'travail', **^Bsyat* > *syar* 'pou', *tipar* 'sangue' cf Tamang de Risiangku *ʔtihat*, **^Btat-* > *tar-* 'extraire', avec une variante *tara* traduite une fois comme 'filer (du fil)' et une autre comme 'couper (l'écorce)', ces deux sens relevant en fait du sens premier 'extraire, ôter, récolter'.

On notera aussi quelques archaïsmes possibles: la diphtongue **wa* est conservée dans *swa* 'dent' comme en tamang de Risiangku (simplifiée en *a* presque partout ailleurs), ainsi que dans *swamma* 'dans trois jours', qui permet de reconstruire 'trois' comme **^Bswam* au niveau du TGTM commun, tandis que les autres langues reflètent toutes déjà la monophthongaison en **^Bsom*. La variation *o/wa* est cependant assez importante pour qu'on n'attache pas trop de valeur à ce trait. On remarque aussi quelques *-s* finals qui sont passés à un *-i* deuxième élément de diphtongue ailleurs en TGTM: ex. *nas-tiŋ* 'l'an avant l'an dernier' cf Risiangku tamang *ʔnai-kjuŋma*, *ghios* 'chant' cf TGTM **^Bgwai*, *thas* 'entendre' cf TGTM **^Athai*.

En résumé, si l'ouvrage de M. Noonan ne peut pas prétendre constituer ce qu'on appelle habituellement un dictionnaire, il n'en représente pas moins une source de renseignements précieuse sur une langue précédemment non décrite, et en voie de disparition par emprunt massif et assimilation. Le vocabulaire confirme le classement du chantyal dans le groupe Tamang-Gurung-Thakali-Manang. On regrettera que l'auteur n'ait pas choisi de donner un dictionnaire du chantyal vers l'anglais, structure qui seule aurait permis de présenter une véritable analyse lexicale de la langue. Il faut cependant complimenter l'auteur pour un effort louable pour inclure des données comparatives, tant avec les langues génétiquement apparentées qu'avec la langue donneuse d'emprunt, le népali.

Martine MAZAUDON